

Vendredi 3 avril 2015
Vendredi-saint
Jean 19, 16-30

¹⁶Alors Pilate leur livra Jésus, pour qu'on le cloue sur une croix. Ils emmenèrent donc Jésus.

¹⁷Celui-ci dut porter lui-même sa croix pour sortir de la ville et aller à un endroit appelé « le lieu du Crâne » — qu'on nomme « Golgotha » en hébreu —. ¹⁸C'est là que les soldats clouèrent Jésus sur la croix. En même temps, ils mirent deux autres hommes en croix, de chaque côté de Jésus, qui se trouvait ainsi au milieu. ¹⁹Pilate ordonna aussi de faire un écriteau et de le mettre sur la croix ; il portait cette inscription : « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs. » ²⁰Beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, car l'endroit où l'on avait mis Jésus en croix était près de la ville et l'inscription était en hébreu, en latin et en grec. ²¹Alors les chefs des prêtres juifs dirent à Pilate : « Tu ne dois pas laisser cette inscription “le roi des Juifs” mais tu dois mettre : “Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs.” » ²²Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit reste écrit. »

²³Quand les soldats eurent mis Jésus en croix, ils prirent ses vêtements et les divisèrent en quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, tissée en une seule pièce du haut en bas. ²⁴Les soldats se dirent les uns aux autres : « Ne déchirons pas cette tunique, mais tirons au sort pour savoir à qui elle appartiendra. » C'est ainsi que devait se réaliser le passage de l'Écriture qui déclare :

« Ils se sont partagé mes habits et ils ont tiré au sort mon vêtement. » Voilà ce que firent les soldats.

²⁵Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, la sœur de sa mère, Marie la femme de Clopas et Marie du village de Magdala. ²⁶Jésus vit sa mère et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait. Il dit à sa mère : « Voici ton fils, mère. » ²⁷Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et dès ce moment, le disciple la prit chez lui.

²⁸Après cela, comme Jésus savait que, maintenant, tout était achevé, il dit pour accomplir le texte de l'Écriture : « J'ai soif. » ²⁹Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats trempèrent donc une éponge dans le vinaigre, la fixèrent à une branche d'hysope et l'approchèrent de la bouche de Jésus. ³⁰Jésus prit le vinaigre, puis il dit : « Tout est achevé ! » Alors, il baissa la tête et mourut.

Nous avons entendu le récit de la mort de Jésus dans l'évangile de Jean.

Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ? Quelque chose qui aurait particulièrement attiré votre attention à sa lecture ?

Non ? Moi non plus. Moi non plus, je n'ai rien remarqué. Enfin j'ai remarqué qu'il n'y avait rien à remarquer.

Où est le sang qui coule, où sont les cris de souffrance, où est le tremblement de terre, où est le ciel qui s'assombrit ? Où sont tous les signaux dramatiques qui devraient provoquer en nous de l'émotion ?

Dans l'histoire de l'Église il y eut des époques où on a pris un « malin » plaisir à décrire les horreurs que subit Jésus : la hargne, les coups, la torture. Beaucoup de cantiques en témoignent encore. Il est d'ailleurs très difficile au célébrant du Vendredi Saint de choisir ses cantiques s'il est un peu trop sensible. On pourrait « s'amuser » dans l'Arc En Ciel (Alleluia, notre recueil) à lire les textes de cantiques du temps de la passion qui évoquent : la « douleur cruelle, le douloureux visage, les meurtrissures, les

traces des coups, son côté troué par la lance, il arrosa de son sang et de ses larmes son chemin, il a pitié de nous par sa sanglante sueur... ».

Il ne s'agit pas de nier, minimiser, édulcorer l'horreur du supplice de la crucifixion. Mais s'il s'agissait d'un fait divers (qui n'est jamais divers pour ceux qui le subissent) dans l'actualité, n'éviterait-on pas de donner tant de détails sur la manière dont telle personne a été assassinée ? Hormis dans quelques journaux à sensation du genre de ceux que nous voyons en devanture des magasins de journaux. L'évangile doit-il être un média à sensation ?

La réponse sera forcément ambiguë : oui l'évangile est une nouvelle sensationnelle mais il ne joue pas avec nos émotions.

Faudrait-il interdire le culte du Vendredi Saint aux moins de 16 ans comme les films d'horreur ?

Il y eut à certaines époques dans le christianisme une tendance morbide, sinon sadique, que l'on a nommé le dolorisme. Souvenons-nous du film de Mel Gibson « la passion du Christ » il y a une dizaine d'années. Ou je pense à cette citation de Tertullien dans son *Apologétique* : « Le sang des martyrs est semence de chrétiens » reprise par un cardinal français il y a une quinzaine d'années pour évoquer la mort des moines de Tibhirine.

Le problème avec le dolorisme, en plus du fait qu'il peut être motivé par une fascination malsaine pour la souffrance, c'est qu'il (ré)introduit une relation culpabilisante à Dieu : « regarde combien Jésus a souffert pour toi ». Ou : « avec ce qu'il a souffert pour nous les hommes comment ne pourrions-nous pas lui en savoir gré ».

Pensez-vous que Jésus soit allé à la mort en se disant : « *c'est le prix à payer pour que les hommes croient ? Allez, c'est un mauvais moment à passer, mais dans 2000 ans cela remplira encore les églises le vendredi-saint* ». Non, je ne crois pas que Jésus ait

acheté la foi par sa mort. Comme on n'achète pas l'amour. Vous pourrez répéter à vos enfants des milliers de fois « *avec tout ce que j'ai fais pour toi, tu ne peux pas me faire ça* » cela ne vous fera pas mieux aimer d'eux (si besoin était), ne vous les attachera pas. Cela ferait de vous une sorte d'usurier, qui vous attacheriez les personnes en faisant peser sur eux une dette insoutenable.

Refusons donc pareillement de faire de Dieu un usurier ? !

Il n'y a donc pas de sang, ni de pleurs, ni de souffrances de la crucifixion dans l'évangile de Jean. Si elles vous manquent vous les retrouverez - si vous en avez l'âge - dans les autres évangiles. Jean n'entre pas du tout dans ce schéma. Sa description des faits est rapportée avec un détachement et une sobriété impressionnante :

(on pourra lire le paragraphe suivant avec un ton légèrement guilleret)

Un matin de printemps, Jésus sort de la ville en portant sa croix. Il gravit une colline et arrive à un endroit nommé lieu du crâne qui se dit Golgotha en hébreu. Pilate de son côté débat avec les chefs des prêtres qui pinaillent quant à l'inscription à mettre au dessus de la croix. Pilate exprime son impuissance politique « ce que j'ai écrit, je l'ai écrit » dit-il, mais il ne peut empêcher l'exécution. Même lui ne peut rien pour sauver cet homme. Puis on décrit les soldats qui jouent aux dés. Eux aussi ne sont pas responsables. Ils font leur travail c'est tout. Il n'y a que des acteurs dans cette scène. Chacun tient sa place, mais personne ne fait rien pour le condamné qui chemine de son côté.

L'attention se concentre ensuite sur la croix. Là encore la description est froide, sans émotion : quelques femmes sont présentes. Mais on ne nous dit rien de leurs sentiments, de leur tristesse éventuelle. Elles sont simplement là, figées comme dans un tableau vivant. On aurait presque l'impression que ce sont des

acteurs qui représentent la scène. Il n'y a presque pas de mouvement, presque aucune parole, et lorsqu'il y en a, elle est concise : quand Jésus confie sa mère à l'un de ses disciples il dit : « voici ton fils, mère » et « voici ta mère » et Jean conclue « le disciple la prit chez lui ».

Et le récit s'achève. Jésus dit « j'ai soif ». On lui tend du vinaigre. Il ne crie, pas il n'expire pas, il dit « tout est achevé » et Jean conclue « il baisse la tête et meurt ».

Pas une larme n'a coulé, pas une goutte de sang, pas un cri, pas une violence, pas de souffrance explicite. Pas un commentaire de l'auteur, pas une seule émotion n'a été nommée.

Jean a rédigé une représentation très moderne de la passion. Elle passera très bien auprès de notre société bourgeoise et repue, il pourra se lire à table sans qu'il ne risque de vous couper l'appétit. Si aujourd'hui vous avez prévu de manger de l'agneau, du poisson ou dimanche du lapin, il y a très peu de chances que vous les ayez égorgés et vidés de vos propres mains. La mort, le sang ont été évacués de notre quotidien.

C'est une version de la crucifixion très sereine.

Cela me fait penser à cette prière fort connue que l'on a surnommée la prière de la sérénité :

Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter Les choses que je ne puis changer, le courage de changer les choses que je peux, et la sagesse d'en connaître la différence.

Une prière attribuée à l'empereur stoïcien romain Marc Aurèle (quoique son origine soit débattue. Des archéologues de la littérature s'opposent, pour certains elle serait à attribuer au pasteur/théologien américain Reinhold Niebuhr . Pour d'autres encore à Aristote, François d'Assise ou Spinoza. On l'attribua en

fait à peu près tous les penseurs connus de l'histoire. Mais peu importe).

Est-ce cela la clef du récit de Jean ? D'arriver à accepter ce qui ne peut être changé ?

Ou bien cette sérénité de Jean tient-elle peut-être au fait qu'il écrit longtemps après les événements, au moins 50 années après ceux-ci. Il est au bénéfice de la foi dans le ressuscité. Il sait que cette mort n'a pas été une fin, que le message de Jésus ne s'est pas éteint sur la croix. Au contraire il voit l'évangile en train de s'étendre, il voit les premières communautés qui se rassemblent au nom de Jésus grandir et se multiplier.

Ou bien enfin est-ce un choix d'orientation théologique que de présenter Jésus sous un jour serein. On dit souvent : il a été pleinement homme, il a souffert comme les hommes, il a eu peur comme tous les hommes. Oui mais on pourrait ajouter aussi comme tous les hommes il a été capable de sérénité. Au moment de la mort décrite par Jean il paraît être dans l'acceptation.

J'ai souvent été impressionné par les témoignages de croyants en fin de vie, ayant ordonné leur existence, qui sont prêts à partir sans regrets. Ils ont vécu en confiance, sans revendication ni révolte contre ce qu'a été leur vie, sans esprit de revanche.

J'ai rencontré plusieurs personnes de cet acabit : je pense à cette paroissienne qui avait organisé ses obsèques et laissait à ses descendants le message écrit suivant : « *pas de tristesse ni de peine. La joie de vivre continue* », à cette autre qui me disait hospitalisée : « *je suis prête, j'ai eu une belle vie* » à cette infirmière d'un hôpital qui disait : « *votre avantage à vous pasteurs et croyants avec les personnes en fin de vie c'est que si nous essayons d'apaiser la douleur du corps, vous savez apaiser la douleur de l'âme* ».

La vie n'est pas que de la biologie, le corps n'est pas qu'une machine qui marche, tombe en panne, se répare, redémarre ou s'arrête.

Souvent nous vivons en essayant de tout faire pour éviter la mort, minimiser les risques.

Nous vivons parfois hantés par la mort, mais à l'image de Jésus chez Jean ne pourrions inverser l'attitude : aller hanter la mort par Sa vie. Je crois que la sérénité de la représentation de la crucifixion par l'évangile de Jean nous invite à sortir de la fascination pour le malheur. Le christianisme doloriste est une maladie, une forme d'hypocondrie lorsque nous nous complaisons dans l'admiration de la souffrance de Jésus.

Jésus vivant se promenait librement et sereinement parmi les hommes, il a rencontré la souffrance, il l'a guérie, il a réparé des relations, il a soulagé des souffrances. Jésus mort continue de nous guérir, réparer, soulager. Son action ne s'est pas arrêtée ce jour-là sur la colline de Golgotha.

Cela ne ferait-il pas du bien à notre monde si les chrétiens y diffusaient surtout sérénité, bienveillance et confiance plutôt que peur, jugement, et méfiance pour la différence.

La mort sereine de Jésus est un pied de nez à la mort, elle est prise à son propre piège. C'est la mort qui a désormais peur de la vie.

Oui, là où arrive un chrétien, la mort devrait avoir la frousse, parce qu'elle saurait qu'il n'a pas peur d'elle. Parce que la seule puissance de la mort c'est bien de nous faire peur, de nous faire croire qu'elle a encore un pouvoir.

Aujourd'hui, nous ne célébrons pas la mort mais sa défaite. Ceux qui condamnèrent Jésus pensaient avoir emporté la victoire, que la mort aurait raison de lui. Hé bien, c'est pas de chance !

(Pour reprendre les mots d'une pasteure mosellane) : le vendredi-saint, la mort, elle l'a eu bien profond, dans ... l'os !

Jean-Mathieu Thallinger, pasteur à Mulhouse

Proposition de cantiques

Entrée

Alléluia 12 (Arc 12) : Que Dieu se montre seulement

Alléluia 49/21 : En toi, Seigneur, nos vies reposent

Autour des lectures

Alléluia 33/13 (Arc 452, EG 85, RA 76) : O douloureux visage

Alléluia 33/11 (Arc 453, EG 81, RA 71) : Pour quel péché

Alléluia 48/04 : Seigneur mon Dieu, je crie vers toi

Après la prédication

Alléluia 35/03 (Arc 505, EG 124 – strophes 2 et 3, RA 129) : Toi, Saint-Esprit, lumière qui viens

Alléluia 12/05 (Arc 748) : Le Seigneur seul est ma lumière

Alléluia 34/11 (Arc 483) : Jésus sort de la tombe

Alléluia 62/83 (EG 171 – strophe 4) : La paix du Seigneur

Prière d'intercession

Le premier don que nous avons tous reçu est celui de la liberté. Oui en nous créant, c'est-à-dire en nous rendant autonomes de toi, nous avons reçu la liberté d'être, la liberté de nous mouvoir, la liberté de parler, la liberté de grandir, la liberté de choisir.

Il y a bien des endroits dans ce monde où il est difficile que dans notre pays d'être libre.

Nous te prions pour tous ceux qui sont privés de liberté.

- nous te confions les prisonniers, en particulier ceux qui le sont pour leurs opinions.

Et avec les associations comme l'ACAT nous te confions aussi leurs geôliers.

- nous te confions ceux qui vivent dans des prisons mentales qui vivent avec l'angoisse d'être les victimes de la fatalité, d'être des objets subissant leur existence et non des sujets capables d'agir.
- nous te confions les personnes qui vivent avec un handicap, pour qui se mouvoir est une épreuve, pour qui les petites choses quotidiennes deviennent rapidement une montagne.

Et nous te confions les professionnels de la santé et de l'accompagnement, leurs familles et tous ceux qui aplanissent pour eux et avec les eux les obstacles.

- nous te confions tous les « petits » de ce monde, les sans voix, les sans éducation, tous ceux à qui le don de la parole n'est pas donné, qui ne sont entendus de personne.

Et nous te confions les enseignants, les associations de solidarité qui oeuvrent dans le domaine de l'éducation. Nous te confions le travail du DEFAP et des autres œuvres chrétiennes. Nous te confions les journalistes et leur responsabilité d'être des porte-voix des plus faibles et non la chambre d'échos des puissants.

La croix, les injustices ne dureront qu'un temps. Le tombeau va s'ouvrir. Fatalité et fatalisme sont les enfants de l'incroyance.

Mais nous sommes les enfants de la confiance et de l'espérance. Fais de nous qui avons le privilège de te connaître les témoins et les acteurs d'un monde né de la liberté et pour la liberté.